

Le jeune homme répond poliment et le prie de ne plus battre l'enfant, ensuite de le laisser passer. Et l'ouvrier de rire et de le menacer en ricanant... et de lui mettre le poing sous le nez, un fort joli nez, ma foi, qu'il eût été fâcheux de détériorer.

Alors ceux qui s'étaient réunis, naturellement, pour voir, espèrent assister à l'exécution d'un monsieur, virent, en effet, quelque chose d'assez drôle.

Ce jeune homme, avec sa main, son pied, sa taille de femme, boutonna froidement son habit, il se dégagea vivement... sa badine, son stick, alla siffler deux fois sur les reins de son robuste adversaire, et celui-ci poussa un cri de douleur. Ses grosses mains calleuses se trouvaient serrées comme dans un étau par ces petites mains blanches qui le tenaient comme une pince d'acier.

La foule applaudissait, car il ne manqua rien au combat. Le dandy lâcha l'ouvrier. Alors commença un pugilat dans toutes les règles de l'art du côté du jeune homme, mais malheureusement contre tous les progrès du *chausson* du côté de l'ouvrier, qui, à la grande satisfaction de la galerie, qui se rangeait du côté du vainqueur, reçut ce qu'on est convenu d'appeler une *rolée complète*.

Notre monsieur remit ses gants, rajusta son faux-col un peu dérangé, et gagna modestement le chemin de fer.

Le matamore rentra tout penaud, et l'enfant lui fit ce geste immortalisé et consacré par Bouffé dans le *Gamin de Paris*.

Ce qui prouve qu'il ne faut pas trop se fier aux mains blanches et à l'apparence, et que la théorie, en toute chose, aide beaucoup à la pratique.

Un M. Platel, de Lyon, vient de prendre un brevet d'invention pour un moyen de reconnaître le vin pur du vin falsifié. Si ce moyen est infail- lible, l'inventeur aura rendu un grand service à nos populations, car il deviendra impossible désormais de sophistiquer cette boisson de première nécessité, comme on l'a tant de fois fait.

Si nous en croyons le prospectus que nous avons sous les yeux, il y aurait désormais, grâce à la découverte de M. Platel, sécurité complète pour les consommateurs.

La fameuse *Société des Vins factices*, si on autorise sa fabrication, aurait pour concurrents directs les braves gens qui ont la prétention de nous faire boire du véritable vin.

Les télégraphes électriques ne discontinuent pas d'apporter de tous les points de la France d'excellentes nouvelles sur l'état des récoltes pendantes. Toutes s'accordent à dire qu'il a fait et qu'il fait un temps on ne peut plus propice pour la grande et importante opération de la floraison des froments et des vignes.

Pour toute la chronique locale, J. Reboux.

LOUIS DECOTTIGNIES.

Pourquoi la Flandre produit-elle si peu de poètes? Par quelle cause étrange la terre de l'industrie nourrit-elle si peu d'hommes de pensée ou d'imagination? pourquoi Roubaix a-t-il laissé mourir Louis Decottignies, pourquoi a-t-il laissé fuir Gustave Nadaud?

Plus d'une fois, hélas! j'ai entendu accuser ma ville natale, hier encore je lisais les pages d'un grand penseur qui la taxait d'égoïsme; plus d'une fois, en jetant les yeux sur la noire atmosphère qui entoure ses manufactures, je craignais que ces fumées, témoins de sa richesse et de son activité, ne couvri- sent son intelligence d'un voile ténébreux, qui l'em- pêchât de contempler dans tout son éclat la lumière du ciel et de la désirer avec l'ardeur des âmes sim- ples.

par Doring, il avait arrêté un regard menaçant sur Orloff, chef de la police secrète. Dans la pièce voisine, il lui avait reproché très-durement l'attentat de ses espions à la liberté du courrier suédois. N'osant se défendre, et ne voulant pas non plus initier le prince à ses desseins privés, Orloff avait gardé le silence, ce qui avait accru le mécontentement du grand-duc, libre d'interpréter l'affaire comme il l'en- tendait.

Aussi fut-il sombre et silencieux durant toute la promenade. Sa femme et la princesse Alexandra, au con- traire, étaient rayonnantes. La mère se repais- sait de la joie de sa fille, et celle-ci était en- chantée de la lettre qu'elle avait reçue du jeune roi de Suède. Ceux qui aiment sont heureux dès qu'ils se savent payés de retour.

Armfelt marchait à côté de l'impératrice. Il était dans toute la force de l'âge, et jamais son noble port n'avait paru plus beau. Grand, élancé, il portait sa tête alliée en homme qui sait que tout doit fléchir devant lui. Ses yeux pleins de feu promenaient de tous côtés des regards insouciant qui lui donnaient l'air d'un amant fortuné plutôt que d'un homme d'Etat audacieux. Sa politique, comme lui-même, avait moins une tête de Minerve qu'une tête d'Apol- lon. Homme d'Etat, il reposait la main sur la garde de son épée; héros, il ceignait sa taille de l'écharpe du beau sexe; amant, il entendait vibrer au fond de son cœur les accords joyeux ou les plaintes de la lyre. A sa vue, on se rap- pelait involontairement les plus remarquables de ces caractères spirituels et chevaleresques, mais légers, qui brillaient et excitaient l'admi- ration à la cour galante et valeureuse de Henri IV ou de ses successeurs. Les Bassompierre, les

Je me consolais en songeant que Roubaix, jeune encore, vient à peine de secouer les langes qui pro- tégeaient son enfance. L'amour de l'or, d'ailleurs, n'a point gâté les âmes de tous mes compatriotes. S'il en est qui oublient tout devoir, qui sacrifient tous leurs instants à l'édification de leur fortune, il en est beaucoup, et dans toutes les classes, qui n'ont point rejeté de leur sein ces nobles aspirations qui élèvent les fronts, élargissent les cœurs; ces sublimes ten- dances qui font le bonheur des individus et la gran- deur des nations.

Un des hommes sur lesquels pesa cette torpeur de l'intelligence qui est la plaie des villes industrielles, un de ceux qui eurent à faire le plus d'efforts et qui travaillèrent avec le plus de courage pour la secouer s'appela Louis Decottignies. Cet homme, qui sortait de la plèbe, eut l'audace de songer à autre chose qu'au pain nécessaire à sa vie; il brava la maladie, les rires et les sifflets, et la misère qui le conduisit au tombeau, à l'âge où naissent les espérances de la jeunesse. Ses compatriotes ne comprirent pas que dans un cœur de plébéien peuvent germer les rêves et les vagues aspirations de la poésie; ils regardèrent passer le poète avec étonnement, et beaucoup d'entre eux ont conservé de lui un mystérieux souvenir.

Et cependant, peu l'ont lu, un plus petit nombre encore l'a compris. Je vais essayer de rendre à Louis Decottignies sa véritable valeur, de le débarrasser des critiques injustes et des sottises admirations, et de le montrer tel qu'il fut à l'histoire littéraire de la Flandre, peut-être même à celle de la France qui ne dédaigne les nobles efforts d'aucun de ses enfants.

Decottignies naquit à Roubaix en 1821, de pauvres journaliers. L'enfant reçut en partage une constitution délicate qui lui défendit l'entrée de l'atelier et les travaux des manufactures. On laissa à la Providence, que le vulgaire appelle le hasard, le choix de sa profession, et le hasard lui imposa la mission la plus pénible, mais la plus grande: il fut poète.

Au sortir d'une petite école où il avait montré de bonnes dispositions, l'enfant entra je ne sais comment dans un collège établi par des prêtres sur la frontière belge, à Mouscron. Nous avons sous les yeux des compositions écrites en 1832, où une expression déjà correcte et parfois pittoresque habille une pensée saine et un sentiment profond; mais rien n'annonce encore un poète. De jeunes élèves s'adressent en vers des quolibets et des lazzi; si la rime n'est pas riche, la réplique est parfois bien tournée; le jeune Decottignies ne se mêle point à cette lutte héroï-comique qui n'éveille rien en son âme. Les premiers vers qu'il ait écrits datent de 1837. — Dès cette année, le jeune homme a donné son cœur; son âme s'exalte; l'amour l'occupe tout entière; alors commence cette maladie des fièvres sans frein, des découragements sans cause, des tristesses inexplicables. Son premier chant est un chant d'amour:

Ah! sois auprès de moi, quand mon honneur dernière Comme un accent plaintif lentement sonnera! Oui, sois à mes côtés, lorsque de ma carrière Le dernier fil usé pour jamais se rompra. Ah! quand la triste mort viendra tardive et lente Trancher le cours heureux de ma vie défaillante, Dans ce cruel moment Que ma bouche expirante à la tienne attachée, Pour toi seule exhalant ma dernière pensée, Nous unisse en mourant!

N'est-il pas émuant de voir des rides et de la mélancolie sur le front d'un poète de seize ans qui n'a point encore appris le mécanisme d'un vers?

Cependant son début dans la littérature fut mal- heureux. Les journaux de Lille en firent des gorges- chaudes, et je transcris ici un de ces articles d'éreintement copié tout entier de la main de la victime.

UNE MYSTIFICATION.

« Dimanche dernier, 10 mai, une affiche couleur de rose, placardée sur les murs de Roubaix, annon- çait, en lettres de huit centimètres de hauteur, la première représentation du *Brasero*, ou la mort de Philippe III, roi d'Espagne, par un Roubaisien; et, ce qu'il y a de plus fort, l'affiche ajoutait: « l'auteur, pour cette fois seulement, jouera un rôle dans sa pièce. Le soir arrive, la salle est comble, le moment désiré arrive, et l'on joue... devinez quoi?... un drame, une scène, un monologue, un tableau? Rien de tout cela; mais bien un feuilleton, un simple feuilleton d'Alexandre de Lavergne, in- séré dans le *Sicéle* des 8 et 9 avril dernier, ni plus ni moins, comme il est écrit, sans addition ni sous-

traction. Cependant le susdit feuilleton est déclamé avec chaleur, non par l'auteur, qui remplissait un rôle muet, mais par les acteurs; on applaudit, l'auteur est demandé, et voilà le plus plaisant: on amène sur la scène, affublé d'un costume espagnol, un tout jeune homme de seize à dix-huit ans, ap- prenti typographe de son style; et ce cher garçon, à qui on a persuadé qu'il était l'auteur d'un drame, est venu parader et saluer le bonhomme de public. On demande quels sont les mystifiés? »

Si c'est pour sa pénitence que Decottignies copia cet article tout entier, il fut certainement lavé de sa faute. Quoique donnée en mauvais français, la leçon profita. Le jeune homme comprit que la gloire ne s'acquiert qu'au prix de sueurs laborieuses; que nous devons beaucoup lire les écrits des autres, non pour les copier, mais pour les critiquer, s'il y a lieu, les admirer et les comparer à l'idéal que notre âme s'est formé. Le jeune homme d'ailleurs avait, pour arriver à la grande poésie, à celle des passions fortes, le meilleur guide, l'amour.

Qui ne se souvient de la fameuse définition de Pierre Leroux: « L'amour, c'est l'idéalité de la réalité d'une partie de la totalité de l'Etre infini, réuni à l'objet du moi et du non-moi; car le moi et le non-moi, c'est lui. »

C'est peut-être là l'amour de l'esprit, mais l'amour du cœur, qu'est-ce donc?

L'amour, c'est le plaisir, c'est la brûlante étreinte De l'homme et de la femme unis dans un baiser, C'est l'ivresse, la joie, et la parole éteinte, Et le joyeux penser.

Le doux fruit des baisers des bouches amoureuses Semble un accord lointain qu'exhalent des soupirs; Et tous les cris d'amour des nuits harmonieuses S'envolent dans les cieux sur l'aile des zéphirs. Alors un long concert de célestes louanges, Echo mélodieux, vient retentir en cor; Et l'on entend vibrer les belles voix des anges Chantant l'hymne d'amour au son des harpes d'or.

Je le donne en mille à M. Viennet, de l'Académie française, que je n'ai ni lu ni entendu.

L. Decottignies aimait une jeune ouvrière dont les sentiments distingués avaient touché son âme. Toute sa jeunesse est remplie de cet amour, qui ne l'a quitté qu'avec la vie. Ses luttes constantes, ses déceptions déjà nombreuses, lui rendaient l'amour né- cessaire. Et comme il l'a compris lui-même!

Les femmes sont des fleurs, et c'est avec leur baume Qu'on guérit la douleur qui saigne au cœur de l'homme.

Decottignies et Adèle firent, avant que G. Sand ne l'écrivit, le roman des amours de profétaires. Je ne sais pour quelle cause Adèle le quitta, mais elle le quitta, elle qui lui avait dit:

Je t'aime et je serai ta femme, ne meurs pas! Dès lors, Decottignies fut livré en proie au mal qui le conduisit à la mort. A en juger par ses vers, sa douleur fut grande. Il ne peut croire d'abord à son abandon; quand il en a acquis la certitude, il s'indigne contre la fiancée infidèle, et lui prédit un sombre avenir:

Puis, sur un lit vendu, parjure à ton serment, O femme, tu mourras peut-être en blasphémant!

Et il se lance dans la littérature, surtout dans la littérature politique. Mais son isolement le livre sans défense à toutes les tristesses, à tous les décourage- ments, que lui apporte la difficulté de la carrière:

Maintenant le génie est un présent fatal. Hégésippe et Gilbert sont morts à l'hôpital. Maintenant, pour entrer au temple de mémoire, Il faut, crois-moi, jeune homme, il faut dorer la gloire.

Un ami mort lui apparaît en rêve, et lui prédit sa destinée:

Horreur! et je sentis un cadavre livide, Qui m'étreignit tremblant entre ses faibles bras; Sur ma poitrine alors mon bras retomba vide Car tu m'avais donné le baiser du trépas.

Et l'effroi me saisit quand fermant ta paupière, Décharné, tu t'étais au fond de ton cercueil, Et ta voix sépulcrale, au-dessus de la pierre Me murmure ces mots comme une hymne de deuil:

duc de Bellegarde eussent été éclipsés devant Armfelt. Irrésistible en amour comme dans les combats, il marchait précédé de la renommée de ses victoires, et elle suffisait, à elle seule, pour lui en assurer de nouvelles. On connaissait les antécédents du baron, mais seulement comme on connaît un paysage que l'on voit dans un cosmorama, où certains groupes, certaines parties ressortent avec un éclat de couleurs qui nous ravit malgré nous, tandis que d'autres restent plongés dans une pénombre où l'imagi- nation croit néanmoins découvrir toujours de nouvelles figures, sans pouvoir en déterminer les formes. On le connaissait sans le connaître, mais ce qu'on savait de lui piquait la curiosité et inspirait le désir de l'étudier de près; toute- fois, il arrivait souvent que, quand on croyait l'avoir entièrement pénétré, on le comprenait moins que jamais. Tantôt il déguisait ses des- seins politiques sous le masque de l'amour; tantôt il couvrait son amour du voile de la poli- tique. A la cour de Russie, surtout à cette époque, il ne pouvait manquer de jouer un rôle considérable. Les beaux hommes n'y étaient pas rares; mais aucun d'eux n'unissait à la noblesse des formes un talent aussi séduisant, aussi irrésistible que le sien pour enchanter les cœurs. Cet art, il l'avait étudié dans les salons spirituels de Gustave III, et porté jusqu'à la perfection aux cours de Marie-Antoinette et de Marie-Caroline. Son front large et pur révélait l'intelligence et l'imagination; ses yeux bleus étincelaient d'esprit; l'aimable plaisanterie se jouait sur ses lèvres. Il lançait autour de lui ses paroles, comme des flèches parfois aiguës, par- fois garnies de roses qui en émoussaient la pointe, et tirées tantôt du carquois de l'amour, tantôt de celui de la persuasion. Fesaient-elles

ca et là une blessure, il la guérissait d'un sou- rire si bon lui semblait; enchantaient-elles, au contraire, il pouvait lui prendre fantaisie de blesser d'un coup d'œil acéré comme un dard. Nul gentilhomme n'a possédé mieux que lui toutes les armes qui rendent invincible l'homme des cercles élevés; car aux conquêtes de l'amour il joignait l'habileté dans le conseil, le courage et le succès sur le champ de bataille.

A la cour de Russie, il continuait de repré- senter, avec autant de génie que de prudence, l'époque et les idées de Gustave III, et il jouait un rôle d'autant plus intéressant qu'il restait fidèle et dévoué à son roi, à son ami mort, et qu'il défendait avec une inébranlable constance les droits de son fils Gustave IV contre le duc et Reuterholm, ce qui lui avait valu l'ignominie de l'échafaud. On a souvent comparé Armfelt à Alcibiade; ils disaient tous deux, l'un en Russie l'autre à Lacédémone: « Nos ennemis auront de nos nouvelles. »

La tournure élégante et les manières aimables d'Armfelt attiraient les regards de l'impératrice qui jugeait mieux que toute autre femme de la beauté virile. Chaque coup d'œil qu'elle accor- dait au baron était un coup de poignard pour Suboff, à qui elle donnait le bras.

Suboff n'avait ni la beauté d'Armfelt, ni sa grâce, ni son talent de plaire. Malgré les efforts les plus sérieux pour corriger une éducation négligée, le parvenu perceait toujours chez lui, et son langage, comme ses manières, était dépourvu de cette noblesse innée, de cette dis- tinction naturelle qui conquiert les cœurs à son propre insu. Pour s'apercevoir de son haut rang, il fallait le voir à côté de l'impératrice, dont la faveur seule fesait rejaiillir sur lui un reflet de grandeur. A l'époque que nous retra-

« Que tu serais heureux, mon ami, dans la tombe, »
« Si tu venais demain partager mon sommeil! »
Et ta tête aussitôt sur la pierre retombe,
Jusqu'au jour où des morts sonnera le réveil.

TISANDRE.

(La suite prochainement).

CHRONIQUE PARISIENNE (1).

Paris, 18 juin 1857.

Nous pouvons donc respirer! La date fatale du 13 juin n'a été signalée que par la reprise de ce beau temps qui nous promet une année d'ab-ondance; pas le plus petit point noir n'a été observé à l'horizon; la terre continue autour du soleil son mouvement soixante fois séculaire, et rien n'annonce que l'harmonie qui préside à l'existence de notre petite planète doit être sitôt troublée.

Il faut dire au reste qu'ici l'on s'est médio-crement occupé de la sinistre prophétie du doc- teur allemand. A part un assez pauvre vaudeville aux *Variétés*, et la facétieuse réclame de ce coif- feur naïf qui suppliait ses concitoyens de visiter ses salons de coiffure avant le 13 juin, il a été peu question (si ce n'est dans le monde savant et dans celui des portières) de la terrible pers-pective qui nous était offerte.

Au moyen-âge, une prophétie analogue avait fixé la fin du monde à l'an mil; mais alors elle avait été prise au sérieux, et, bien avant le terme prédit, une indicible terreur s'était empa- rée de tous les esprits; les églises et les monas- tères étaient seuls le privilège d'attirer une foule empressée et tremblante, mais partout ailleurs régnait un silence de mort, et les peuples atten- daient dans le plus complet anéantissement l'exécution de la terrible sentence qui devait les frapper.

En l'an de grâce 1857, dans ce temps de cri- noline et de maquillage, les choses devaient se passer et se sont passées autrement. Le fait est qu'à Paris rien n'a été changé ni dans le monde industriel, ni dans le monde artistique, ni dans tous les mondes possibles de femmes *quelcon-ques*. Les mêmes préoccupations, les mêmes haines, les mêmes jalousies, les mêmes intrigues se sont fait jour comme d'habitude, et la Seine a continué de couler vers son embouchure... et un peu aussi dans les barriques de certains mar- chands de vin peu scrupuleux.

A propos de vin, je dois mentionner le pros- pectus lancé tout récemment par une société en commandite, la *Société des Vins factices*. Ce prospectus a fait assez de bruit pour que M. le Préfet de police ait jugé à propos d'intervenir. Mauvais signe! La race des *Gogos* n'est pas tout à fait éteinte, mais je ne la crois pas assez nom- breuse pour permettre à la société susdite de se constituer sérieusement. Certes, s'il était possi- ble — même à un enfant de dix ans — de con- fectionner *sans raisin* (c'est le prospectus qui parle) un liquide ayant absolument le même goût et les mêmes propriétés que les meilleurs vins, et cela au prix de 20 à 40 centimes le li- tre, ce serait une magnifique découverte. Mais de même qu'on ne remplacera jamais le blé, je pense qu'on ne remplacera jamais le raisin, et ceux qui ont des capitaux disponibles préfére- ront sans doute s'en servir pour acheter du *vrai* vin fait tout bêtement avec du raisin. La chimie est une grande et belle science... quand elle ne se prélassa pas à la 4^{me} page des journaux.

La revue de cette 4^{me} page est un passe-temps assez agréable, que l'on peut se procurer un peu partout; à Paris seulement on peut s'en donner un autre qui a bien aussi son charme: je veux parler de la lecture de certaines affiches indus-

(1) La reproduction de cet article est interdite.

çons, il était tout-puissant; mais cette omnipo- tence résidait dans sa position bien plus que dans sa personne.

On a dit qu'il s'était fait une loi inviolable de n'avoir point de volonté qui contrariait celles de l'impératrice. A la vérité, des passions élevées ne l'emportèrent jamais, comme les princes Orloff et Potemkin, à combattre les opinions de Catherine; il nourrissait néanmoins des sympa- thies et des désirs particuliers, qu'il travaillait à faire prévaloir, autant que les circonstances le permettaient.

Il est même généralement admis que tout son pouvoir tenait essentiellement à cette flexi- bilité, pauvre base d'une influence qui écarta Potemkin et Orloff.

Fendant la promenade, Armfelt parla de l'Italie, de l'Autriche et de la France, dépein- gnant la vie du peuple et celle des cours, avec tous leurs contrastes, sous des couleurs si vives que chacun de ses récits était un tableau où les événements se groupaient en scènes tantôt tragiques, tantôt comiques, et où chaque nou- velle comparaison donnait aux figures plus d'éclat et de mouvement.

L'impératrice était enchantée, et, à son propre insu, elle écoutait Armfelt avec un inté- rêt toujours croissant. Elle suivait des yeux ses gestes, ses regards, les moindres mouvements de sa physionomie, comme si les paroles du baron n'eussent pas renfermé tout ce qu'il vou- lait dire, et que l'expression eût encore dû y ajouter quelque chose.

Suboff souffrait; le bras de la czarine s'ap- puyait de plus en plus faiblement sur le sien; il sentait, pourrait-on dire, que sa grandeur et sa puissance lui échappaient. En vain cherchait- il un mot, une idée pour détourner d'Armfelt